

Li Bia Bouquin

Marine Botilde

À 29 ans, l'auteure namuroise Marine Botilde vient de sortir son premier roman : *Terre d'accueil*. Elle y retrace le parcours de milliers d'hommes, femmes et enfants venus d'Iran, du Soudan, de Syrie, d'Afghanistan, d'Érythrée, ou encore de Somalie. Une "écriture-thérapie" pour cette jeune femme qui travaille depuis quatre ans dans un centre pour demandeurs de protection internationale.

Comment l'idée de vous lancer dans ce projet vous est-elle venue ?

Je m'étais toujours dit que j'aimerais écrire quelque chose de conséquent, sans savoir si j'en étais capable ou pas. L'élément déclencheur a été la prise de Kaboul par les talibans en août 2021. Nous avons beaucoup de personnes d'origine afghane au sein du centre de Couvin dans lequel je travaille et j'ai vu le désarroi dans leurs yeux. Je me suis dit qu'il était temps de faire quelque chose.

Vous avez mis du temps à écrire ce roman ?

J'ai travaillé dessus pendant un an. Après mes journées de boulot, je n'avais pas toujours envie de me replonger dedans le soir en rentrant chez moi. J'ai envoyé mon projet en mars 2023 à plusieurs maisons d'édition et Jets d'Encre s'est rapidement montrée intéressée.

Dites-nous-en un peu plus sur le style de cet ouvrage...

Ce livre est inspiré de faits réels, mais est tout de même romancé. Il est composé de petits récits impersonnels qui ne ciblent pas vraiment quelqu'un. De la sorte, le lecteur peut se projeter et laisser libre cours à son imagination. Il évoque des récits d'exil, le parcours migratoire via la traversée de la Méditerranée ou le passage de la Turquie et, enfin, le parcours en Belgique.

Dans ce livre, vous êtes effectivement allée plus loin que le "simple" voyage du désespoir. Vous avez voulu aborder leur manque de considération en Belgique. Pourquoi ?

Il était important pour moi d'expliquer comment est la vie dans un centre d'accueil et casser les stéréotypes selon lesquels ils viennent voler notre argent, notre travail, etc. Ce sont des gens qui arrivent dans un pays dont ils ne connaissent pas la langue. Ils ont besoin de retrouver la dignité qu'ils ont perdue. Il faut savoir que pour les demandes d'asile, il n'y a même pas 50 % de décisions positives. Ces procédures sont très longues et ces gens, ces familles, pourrissent pendant 3, 4 ans dans des conditions misérables. On reçoit parfois des mails nous demandant si on a de la place pour accueillir un certain nombre de femmes à la rue alors que notre centre est déjà en surcapacité et que nous sommes en sous-effectif. Soit on leur trouve une place où mettre un matelas au sol, soit on les laisse à la rue...

On sent, au travers de vos explications, un sentiment de révolte. En parler au travers d'un livre était important pour vous. Vous en avez fait un combat personnel ?

Ce projet a été plus qu'écrire juste pour moi. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai mis un an à le faire. De base, c'était une écriture-thérapie qui a finalement été un peu plus loin, car je l'ai retravaillé. Le milieu de l'accueil de demandeurs d'asile n'est pas facile et cela m'a permis d'extérioriser mon vécu. Au sein du centre pour lequel je travaille, nous devons respecter les règles mises en place par l'État belge et Fedasil. Cependant, je me retrouve de moins en moins dans les valeurs prônées par l'agence comme la décision de ne plus accueillir d'hommes isolés. De plus, chaque fois que je suis en soirée, ce sujet revient sur la table et ça part en débat. C'est effectivement devenu un combat personnel.

Après ce premier roman, envisagez-vous un autre projet ?

Écrire m'a plu et travailler en partenariat avec une maison d'édition aussi. Donc, il y aura peut-être un nouveau projet en cours, mais dans un tout autre domaine, un roman avec une héroïne.

